

Compte rendu

Guy Armel Bayegnak. *Cœur de lionne*. Saint-Boniface (Manitoba): Éditions du Blé, 2011, 270p.

C(h)ris Reyns-Chikuma
Université de l'Alberta

Il s'agit du premier livre de l'auteur qui possède déjà les qualités d'un bon romancier. Non seulement ce roman se lit-il facilement, mais l'histoire et la perspective post-postcoloniales présentent un intérêt certain. L'intérêt de l'ouvrage réside surtout dans le fait que, contrairement à la majorité des romans « africains » (qu'ils soient écrits par des Africains ou pas), *Cœur de lionne* parle de tout autre chose que des horreurs à la fois du colonialisme et du postcolonialisme d'après les indépendances. À la fin, l'on apprend d'ailleurs que c'est volontairement que l'auteur veut en effet parler d'autre chose: « - comme d'habitude, lança Evina. Chaque fois qu'il s'agit de l'Afrique, vous ne voyez que le sida, la sécheresse, les guerres et la pauvreté. » (p. 246)

Même s'il est évident que l'auteur ne nie et n'ignore pas la présence du colonialisme et surtout du néocolonialisme, et de son influence (p. 115), il s'agit ici de ne plus faire des colonialistes, des néocolonialistes ou des « pères des indépendances » le centre du récit. En mettant l'accent sur les gens ordinaires et plus spécialement sur les jeunes, l'auteur montre une autre réalité qu'il promeut contre les représentations stéréotypées des médias tout puissants. Il n'est pas sûr que l'auteur apprécie un parallèle avec la BD pourtant « révolutionnaire » de Abouet-Oubrerie; et pourtant les similitudes sont évidentes. Comme dans *Aya*, les jeunes et spécifiquement les jeunes femmes sont montrées dans leur vie ordinaire. Cependant, dans *Cœur de lionne* le centre de l'intrigue ou des intrigues n'est plus principalement leurs amours. Les jeunes filles de *Cœur de lionne* sont des agentes capables de manœuvrer et de manipuler la vieille génération corrompue ainsi que ceux qui dans les coulisses du pouvoir suivent leur pas. En effet, pour arriver à leur fin, ces jeunes filles utilisent tantôt leur sexualité, tantôt leur force de caractère, et le plus souvent les deux. On voit donc ici ces jeunes « engagé(e)s » de diverses manières, surtout le sport et l'environnement. Pour ce qui est du sport, cela nous donne de superbes pages sur le match de foot dans lequel joue le protagoniste masculin (p. 142-47). Pour ce qui est de l'environnement, c'est le thème qui

domine spécialement la première moitié. Evina, nouvelle étudiante de première au lycée de Bangangte (dans une province ouest du Cameroun), a l'idée de restaurer le jardin botanique de l'école. Avec d'autres camarades du lycée, elle réussit à récolter des fonds. Les moyens pour obtenir ces fonds sont très divers. Par exemple, Edira, nouvelle amie de Evina, comme beaucoup d'autres condisciples, est courtisée par des hommes au pouvoir. En échange de faveurs sexuelles, elles obtiennent ce qu'elles veulent, leur appui, financier ou autre (politique, administratif). Edira, pourtant encore bien jeune, est cependant présentée comme très mûre et comme très habile pour obtenir ce qu'elle veut, quand et comme elle le veut.

Ces jeunes ne se reconnaissent pas ou plus dans leurs aînés. Ainsi en est-il avec le maire de la ville qui avait pourtant gagné les élections en se présentant comme « maire de la jeunesse laquelle constituait plus de 70% de la population » (p. 71). Si le roman présente ces aînés comme d'incroyables machistes (exigeant encore le droit de cuissage), il présente ces jeunes comme réussissant, au moins partiellement et non sans mal, à se jouer des premiers. Dans un tel monde corrompu, au lieu de vouloir tout changer ou « simplement » de vouloir s'engager politiquement, les jeunes personnages sont montrés à travers leur envie d'améliorer leur quotidien à partir de leurs propres initiatives.

À côté de ces intrigues ordinaires amoureuses et politiques, une histoire d'amour se développe entre les deux protagonistes. Tous deux sont beaux, forts, intelligents et gentils, tout en étant simples et ordinaires. Dans cette aventure amoureuse, il y a quelque chose de Roméo et Juliette sauf qu'ici tout se termine bien. En effet, alors que l'héroïne Evina est chrétienne, on sait très vite que Moustafa est musulman, d'abord de par son nom (p. 8, 2e page du texte). Or, cela ne semble faire aucun problème puisque personne ne mentionne cette différence religieuse, pas même les deux protagonistes. Le narrateur ne confirme ce fait qu'à la p.155. De même au début du roman, lorsque le père vient chercher sa fille à l'aéroport, s'il rejette le jeune protagoniste qui vient de faire la connaissance de sa fille qu'il veut galamment aider, il ne fait aucune référence à sa religion mais plutôt à sa propre méfiance envers la jeunesse en général. Or ces jeunes sont présentés comme très mûrs: « Il se surprit lui-même de voir que les notions de morale ou d'éthique jaillissaient de son subconscient chaque fois qu'elles allaient dans le sens de le disculper. » (p. 141). Même si, selon certaines sources, cette tolérance religieuse est commune au Cameroun, cela contribue plutôt à renforcer l'idée très présente dans le roman du fossé entre les générations plutôt qu'entre différentes « sous-cultures », religieuses, ethniques ou autres.

Cette tolérance extraordinaire peut sans doute aussi s'expliquer d'une part par le fait biographique (l'auteur est marié à une Allemande caucasienne) et d'autre part par le fait que le roman a été écrit et publié au Canada, pays à l'idéologie multiculturelle. L'auteur nous force alors à voir une Afrique différente ou plutôt une société africaine semblable à la nôtre ici au Canada ou à de nombreux autres pays dans le monde. Les séries télévisées que ces jeunes regardent (p. 115), les textos, l'internet, e-bay (p. 242) renforcent aussi cette ouverture cosmopolitaine. Comme écrit ci-dessus, ceci ne l'empêche pas de critiquer les métropoles. Ainsi lorsque le protagoniste doit partir pour la France, il avoue qu'il préférerait les USA (p. 177)

Mais même les grandes marques très présentes pour les jeunes dans ce texte (Nike, Swatch, ...) qui pourraient être une trace de néocolonialisme sont ici présentées comme détournées puisque ces « joyaux » des grandes sociétés internationales sont produits localement et illégalement (p. 154) et donc détournés des centres métropolitains. Complémentairement à la vie urbaine, l'intrigue principale est très bien construite avec des détours subtiles qui permettent par exemple de parler d'une Afrique moins cosmopolitaine, plus villageoise et paysanne, et tout aussi complexe et finalement positive.

Mais le fait que l'auteur a étudié à Yaoundé, puis en Allemagne et qu'il vit aujourd'hui à Edmonton au Canada se lit donc dans ce texte. D'où aussi sans doute sur le plan stylistique, un texte de qualité irrégulière. Écrit dans un français très classique, peut-être trop correct, l'auteur mêle du vocabulaire « local » et/ou « africain » avec des québécoisismes comme « babillard » (p. 57; tableau d'affichage/billboard), du français standard et du français soutenu y compris du latin avec des expressions très rarement utilisées aujourd'hui comme « aeque » (p. 204). Utiliser une des langues locales dans un texte français en soi n'a évidemment rien de négatif; au contraire, de très grands écrivains comme Kourouma en ont fait leur style et de façon magistrale. Le fait d'introduire diverses formes de français soutenu de même; ainsi Mabanckou utilise ces références à la culture et langue françaises savantes, parisiennes et d'élite de manières des plus inventives et humoristiques. Bayegnak utilise ses diverses langues encore trop timidement saupoudrant son texte de quelques mots venant parfois des langues locales comme le fofoulde (p. 174), les expliquant soit par le contexte (« genres musicaux du soukou congolais », p. 164), soit par une explication dans le texte (kwem, p.136; bombo, p. 204) ou, très rarement, par une note de bas de page (pp. 156, 175, ...), produisant parfois un sentiment d'incohérence au moins sur le plan stylistique.

Le style est sans nul doute difficile à définir tant il varie avec chaque « homme » (Buffon) et chaque « culture » (Taine), mais comme pour tout

premier texte, on sent que d'une part l'auteur hésite encore et d'autre part et sans doute surtout qu'il y a eu trop d'interventions extérieures (amis?, éditeurs?). Je n'ai nulle envie de critiquer les Editions du Blé, maison d'édition manitobaine encore relativement jeune et certainement courageuse. Mais il est probable que leur intervention pleine de bonnes intentions et liée à leur premier public (canadiens francophones, espérant inclure des Québécois) complexifie la problématique stylistique. Enfin, le fait que l'auteur a vécu dans trois pays différents (Cameroun, Allemagne et Canada ces dix dernières années) tout en ayant reçu une éducation basée en grande partie sur un modèle français encore très « classique » renforce sans doute cette difficulté qu'a l'auteur de trouver son style et son public : le veut-il exclusivement camerounais?, Français?, canadien français? Ou encore les trois? Cette dernière option demande une maîtrise extraordinaire qui est l'apanage des grands et des plus expérimentés, de Kourouma à Mabanckou et qui est en train de naître sous la plume de ce nouvel auteur.

Après cette première expérience de lecture très positive, on attend son second roman, qui devrait sortir courant juillet 2012, avec encore plus d'impatience.